

## L'envol d'une vie : sur les traces de mes racines

Il y a des jours où l'horizon semble se moquer de nos espérances. C'était l'un de ces jours-là. Celui où j'ai rassemblé mon peu de possessions et quitté ma terre natale, laissant derrière moi une maison dévorée par les ombres d'un passé douloureux. L'ouragan Harvey avait ravagé mes biens mais pas mes ambitions. Au contraire, entre fatalité et opportunité, je choisissais de croire en un signe qu'il me fallait suivre. Après tout, n'avais-je pas promis à ma mère de choisir ma propre route ? De ne pas rester bloquée à Houston City, accrochée à son souvenir, alors qu'elle-même n'avait jamais aimé y vivre ? J'étais seule et jusque-là j'avais travaillé à l'usine, au rythme des besoins du marché de la pétrochimie locale : je trouverai mieux ailleurs.

Dans mon sac, l'essentiel : quelques vêtements, un carnet corné, trois photos qui avaient survécu à la montée des eaux, et un livre. Le recueil illustré de Margaret Fountaine que maman m'avait offert et qui me suit depuis toujours, avec ses merveilleuses espèces de lépidoptères. De tous, *Danaus plexippus* dit « papillon Monarque », a toujours été mon préféré. Je sais, il n'est pas le plus rare, ni le plus beau, mais il est ma madeleine de Proust. J'en avais scruté mille fois la moindre ligne sur ses ailes, fascinée par sa fragile beauté, par sa métamorphose miraculeuse, et surtout par son incroyable instinct migratoire. Comment ces créatures aux ailes fines comme des voiles peuvent-elles traverser des océans de vent ? Je ne le sais pas encore, mais quelque chose en eux résonne avec ma propre quête : trouver un ailleurs. Sans endroit où aller, sans famille à visiter, je puisais dans mes racines pour débiter mon périple. Sac au dos, baskets aux pieds, j'ai vu défiler les quelques images qu'il me restait de mon père. Son égoïsme et son absence m'ont inspiré de la colère à son égard, mais je ne peux renier l'existence de ce géniteur qui, sans le vouloir, m'avait transmis le goût de l'aventure. Partir, mais pour aller où ? Maman était originaire de Morelia, charmante ville du Mexique central, mais elle n'avait jamais levé le voile sur l'enfance malheureuse qu'elle y avait vécue. Je décidais de m'y rendre, poussée par ma curiosité et mon besoin de me raccrocher à des racines, bien qu'elles ne fussent pas vraiment les miennes.

J'ai débuté mon épopée migratoire sans aucune certitude, marchant de manière quasi-robotique jusqu'au Sud de Sugar Land, à 30km de Houston. Je me suis endormie dans un champ, à la belle étoile. Ce n'est qu'au réveil de cette première nuit passée loin de ce qui fut ma maison, que j'ai pleinement pris conscience de mon statut de « migrante ». Une femme fuyant sa terre d'origine, en quête d'un lieu qui sera son nouveau refuge.

Un matin, à quelques km de la frontière mexicaine, j'avancerais dans les plaines écrasées de soleil, accompagnée par des vents brûlants. Soudain, une multitude de monarches de l'Est a traversé le ciel, au-dessus de ma tête ! Mettant fin à ma solitude, j'étais portée par le ballet de leur vol désordonné et irrésistible. Ils décrivaient des spirales, comme s'ils dansaient sur une partition invisible écrite par des forces qu'ils étaient seuls à comprendre. Leur voyage était une épopée millénaire : du Canada au Mexique, la dernière génération parcourt des milliers de kilomètres qu'elle traverse de ses ailes tremblantes mais tenaces. Les écrits de Fred et Norah Urquhart, et de Lincoln P. Brower, m'ont tant appris sur leur impressionnant parcours migratoire, qui se dessine en quatre générations ! La première naît entre mars et avril, entre le nord du Mexique et le sud du Texas. La deuxième, naît aux mois de mai et juin, dans le centre ou le sud-est des États-Unis. La troisième, fait son apparition en juillet-août, dans le nord et l'est des États-Unis et finit son périple au sud du Canada, où naîtra cette quatrième et dernière génération. Nul ne sait encore pourquoi les spécimens des trois premières vivent 2 à 6 semaines, quand ceux de la quatrième survivent 6 à 8 mois, le temps d'opérer la plus longue phase de ce

cycle intergénérationnel, en perpétuel recommencement. Là-voici devant moi, cette « super génération ». Était-ce un signe, un clin d'œil maternel ? Mon propre voyage était moins gracieux. Mes pas étaient lourds, mes pensées embrouillées, mais je n'avais jamais été aussi sûre de vouloir continuer. Comme eux, je suivais une boussole inscrite dans mon âme, même si je ne savais où elle me conduirait. J'ai traversé la frontière mexicaine vers 18h30, ce jour-là. C'était si facile, trop facile. Je n'ai pas pu m'empêcher de penser à maman qui, pour la franchir il y a plus de 30 ans, avait dû user de tant de ruses.

Pour mon premier soir d'immigrée, à Anáhuac, j'avais été hébergée chez Lucia. Rencontrée en terrasse d'un restaurant, elle m'avait gracieusement proposé un toit. Elle habitait une charmante maison de famille, colorée, meublée en bois clair. J'étais particulièrement intriguée par les nombreux ex-voto qui tapissaient l'un des murs de l'entrée. « D'après le vœu », réalisé en remerciements d'une grâce obtenue ou pour porter un souhait, Lucia m'expliqua leur signification. Le cœur enflammé par exemple, symbolise la vie, l'amour, et la ferveur religieuse. Et le papillon ? Décidément, il me poursuit ! C'est la liberté, le changement, la créativité et l'évolution de l'âme. Mon hôtesse connaissait bien les Monarques. Et pour cause, son jardin était peuplé d'asclépiades ! Plante nourricière de mon spécimen favori, on la retrouve sur l'ensemble de son parcours migratoire. Des tiges hautes et robustes, un ballet d'herbes dressées vers les cieux, elles s'élèvent, pubescentes, jusqu'à frôler deux mètres. Leurs feuilles ovales, à courts pétioles, lisses au regard, duveteuses au revers, entourent les pédoncules soutenant des ombelles de fleurs rougeoyantes et parfumées. Elle offre aux Monarques un nectar lactescent dont ils aiment s'abreuver. Lucia a tenu à m'offrir un jeune plant d'asclépiade, empoté pour le voyage. J'ai failli refuser ce don bien encombrant, mais elle m'a convaincu : « Tu la planteras là où tu décideras de t'installer. Elle symbolisera ton nouveau statut d'immigré et ton nouvel enracinement. »

Je me laissais donc porter par les signes et je repris la route en auto-stop, ma plante ficelée à mon sac à dos. Mon chauffeur ne parlait pas un mot d'anglais ! Et mes maigres connaissances en espagnol ne m'étaient pas d'un grand secours. Mon allure semblait l'amuser. Il faut dire que ma frange n'en était plus une, que mon sac n'avait pas fière allure et que le coin externe de ma chaussure gauche était troué. Il me déposa aux portes de Torreón où je décidais de dormir en pleine nature, loin du tumulte de la ville. Là, sous un ciel constellé, je couchais sur le papier ma nouvelle routine : ma migration en cours, mes souvenirs enfouis ou créés, l'espoir qui me portait encore, et cette créature ailée qui m'inspirait toujours.

C'est le matin suivant que mon voyage prit une toute autre tournure. En pliant bagages, j'accrochais mon asclépiade à mon sac lorsque j'aperçus une petite chenille s'y promener tranquillement. Elle sortait sûrement d'un œuf qui était accroché à la plante sans que je m'en aperçoive. Son corps, de 2,5 à 5cm de long, finement segmenté, était habillé de bandes éclatantes, comme des anneaux déposés par un artiste minutieux. Le jaune vif, le noir profond et le blanc pur s'entrelaçaient, formant un motif qui semblait s'emmêler au gré de ses mouvements. Aux extrémités de son corps, deux paires de filaments se balançaient doucement. Ces appendices souples, sans être des antennes, participent à l'illusion d'une créature plus grande, un subtil stratagème pour contrer ses prédateurs. J'en étais sûre, c'était la chenille du Monarque ! Encore un signe. La ponte a probablement eu lieu chez Lucia. Mais il est trop tôt pour la reproduction de la quatrième génération dans la région. Peut-être un Monarque déserteur ? ou un solitaire ? Bien malgré moi, j'avais embarqué ce petit compagnon clandestin dans un périple migratoire qu'il n'avait pas choisi. Mais je décidais de veiller sur lui, de m'assurer que sa transformation ne soit pas menacée afin qu'il puisse, le moment venu, choisir sa propre route. Je mis donc mon petit spécimen dans une boîte transparente au bouchon soigneusement percé.

Avant de quitter les lieux, un monument a attiré mon attention. Au sommet des collines arides de Torreón se dresse une figure majestueuse : le Cristo de las Noas. Sculpté dans la pierre, il tend ses bras immenses, embrassant l'horizon désertique et l'âme de ceux qui le contemplant. Le chemin sinueux qui mène à lui ressemble à celui de ma propre quête : parfois abrupt, parfois apaisé, mais toujours riche en découvertes. Là-haut, au pied de cette statue qui semble toucher le ciel, le poids des doutes se fait plus léger, et l'écho des espérances résonne dans l'infini. J'avais le monde à mes pieds. Ma chenille dans la main droite, ma carte routière dans l'autre, j'ai choisi de prendre mon temps dans mon cheminement migratoire. Le temps de me retrouver, de me connaître peut-être, de découvrir ce beau pays, de marcher sur les traces d'une partie de mes ancêtres. La chaleur était écrasante. Peut-être à cause du soleil étourdissant, je ne cessais de penser à maman. Avions-nous fait le même chemin, chacune dans des sens opposés ?

Je décidais de louer une voiture et de partir vers le sud-ouest, à Durango. Surnommée "la Terre des Scorpions", c'est une petite ville entourée de montagnes, dont le centre historique est classé au patrimoine mondial de l'UNESCO. Le paysage, désertique, y est à couper le souffle et l'on retrouve aisément les décors naturels de nombreux westerns filmés ici. En passionnée de grands espaces, je poursuivis vers le Parc National Mexiquillo, à environ 2 heures de route à l'ouest. J'avais toujours admiré les planches naturalistes de Hernán Cortés, de Francisco Hernández de Toledo, ou plus récemment d'Humboldt. Ce parc, célèbre pour ses formations rocheuses impressionnantes, ses cascades et ses vastes forêts de pins, était le lieu idéal pour découvrir la faune et la flore mexicaines. Le jour, j'explorais les sentiers bordés de *Pinus durangensis* et *Pinus engelmannii*, espèces endémiques de conifères, je traversais des tunnels ferroviaires abandonnés, j'admirais les cascades. Les nuits y sont fraîches en septembre, et je dormais dans une petite cabane que je louais à l'intérieur du parc.

Poursuivant mon périple, je traversais les montagnes jusqu'à la région de la Sierra Tarahumara. Maman m'avait beaucoup parlé de cette région. D'après elle, un peu de sang Rarámuris coulait dans nos veines, par sa mère. L'occasion de marcher dans les pas de mes lointains parents était irrésistible, et j'eus la chance de rencontrer leurs descendants. Un soir, sous l'ombre des pins géants, ils m'avaient accueillie pour le souper, avec un sourire qui semblait traverser les siècles. Je m'assis parmi eux, les chants rarámuris s'élevant comme une prière au vent. Chaque note semblait tisser un pont fragile entre mon présent et un passé mystérieux. Un enfant me tendit une calebasse d'eau, et en buvant, je sentis le goût de la terre, du maïs, et des larmes d'une aïeule inconnue. Je faisais route ainsi, au milieu des fameuses Vallée des Champignons aux formations rocheuses naturelles ayant inspirées leur nom. Je m'attardais sur les bords du lac d'Arareko, au pied des chutes de Cusárare, où l'air frais et les sons de la forêt subtropicale laissent une impression durable.

Pendant près de quinze jours, à chaque étape de mon voyage, je nourrissais mon petit compagnon tricolore des feuilles de mon asclépiade, veillant sur lui comme s'il était le gardien d'un secret ancien. Jusqu'à ce matin d'octobre, où la chenille était devenue chrysalide. Il me restait environ 10 jours avant qu'elle opère sa transformation finale. Je voulais rejoindre Morelia avant ! Je voulais que son envol marque le début de ma nouvelle vie, qu'il soit pour ma mère le messager céleste de mon installation dans sa ville natale.

J'ai donc pris le train sur la célèbre ligne Chepe pour rejoindre les Barrancas del Cobre, plus vastes que notre Grand Canyon américain. Je continuais ma route en voiture vers le sud-est, en passant par Zacatecas, une charmante ville coloniale perchée à flanc de montagne, entourée d'anciennes mines d'argent. En continuant vers le sud, j'arrivais dans l'État de Michoacán, célèbre pour ses forêts subtropicales et surtout, ses sanctuaires de papillons monarques ! Impossible d'y résister. Je troquais ma voiture contre un cheval à Angangueo, en quête de leur Réserve de Biosphère. Là où le souffle des cimes rencontre le murmure du vent, ces lépidoptères

s'abandonnent à un sommeil ancestral, un rêve d'or et d'ambre dans les bras du firmament. Suspendus tels des fruits d'automne aux branches des oyamels, leurs ailes, fermées, portent l'empreinte de la lumière. La forêt devient cathédrale, silence sacré, les arbres ploient sous le poids d'une étreinte ailée. Et dans l'air froid, s'organise une lente éternité, un aplat figé d'âmes en quête de clarté. Certains, tardifs, s'agrippaient à leur tour aux troncs déjà envahis par leurs congénères. Leur diapause est un poème que le temps lui-même ignore, un battement de cœurs gelés qui attendent l'aurore. Lorsque les jours s'étireront, que l'hiver sera mort, ils s'envoleront, défiant les courants, les distances, l'horizon, pour inscrire dans l'air leur fragile déraison. Un jour, je reviendrai, guetter leur envolée massive, en une nuée orangée dans le ciel de mars.

Mais pour l'heure, je continuais ma propre migration vers Morelia, que j'atteignis exactement 10 jours après que ma chenille fut devenue chrysalide. Réputée pour son centre historique, je découvrais une ville charmante, aux édifices de pierres roses et aux marchés d'enchiladas morelianas. Mais je ressentais, au fond de moi, une étrange collision d'époques. Comme si les rues pavées murmuraient les histoires que maman avait soigneusement gardées sous silence. L'air, chargé d'odeurs de cannelle et de terre chaude, semblait porter le poids des souvenirs que je n'avais jamais vécus, mais qui me poursuivaient comme une mémoire inscrite dans mes gènes. Chaque coin de rue semblait un miroir, où s'entrecroisaient les fragments de ma mère, jeune fille, et mon propre reflet, en quête de vérité. Je compris alors que ce voyage migratoire n'était pas seulement une traversée des frontières géographiques, mais une plongée dans les abysses d'un héritage égaré, une quête de réconciliation entre deux mondes. Aujourd'hui, six mois se sont écoulés depuis mon installation. J'ai trouvé ma place. J'écris des histoires d'aventures pour les jeunes lecteurs, qu'Internet me permet d'étendre par-delà les frontières.

J'avais senti dès mon arrivée que cette ville serait mon refuge : son vent chaud était une caresse maternelle sur mes joues d'adulte. Le soir-même j'avais planté ce qu'il restait de mon asclépiade et y déposais la chrysalide. Le jour suivant, elle se mua en un superbe papillon. Mon monarque s'envola porter toute ma reconnaissance à celle qui m'avait tant aimée, tant appris, et dont je gardais en moi le souvenir moteur. La boucle était bouclée.

Je suis Hope Gonzalez, américaine issue de l'immigration, émigrée désormais, mexicaine de sang et de cœur.